

LA CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

sous la responsabilité de François Guichard

POUR UNE ETHNOLOGIE PORTUGAISE*

Ces Actes du colloque "Ethnologie du Portugal" proposent un état des recherches dans ce pays. Ils rassemblent donc des travaux du groupe "Anthropologie du Portugal" de l'EHESS (Paris) et ceux de quelques universitaires lusitaniens. Compte tenu de la rareté des publications françaises sur ce terrain, on ne peut que remercier les responsables de cette initiative et de leur ténacité à la mener à bien.

L'ensemble ainsi réuni provoque pourtant chez le lecteur des sentiments mêlés. Nécessairement, la publication qui résulte de ce type de démarche reflète la diversité des sujets et des problématiques. Il ne s'agit pas en effet d'illustrer une méthode, mais de donner un "état des lieux" inévitablement éclaté. De plus, les impératifs du genre interdisent les études détaillées, ce qui réduit bien souvent les communications à leurs seuls résultats – sans que soient explicitées les modalités des enquêtes – ou à l'examen d'un micro-phénomène. Dans ces conditions, l'observateur extérieur peut être conduit à se demander si ces travaux contribuent autant qu'il serait souhaitable au développement d'une pensée anthropologique lusitanienne... Mais, comme cela arrive très souvent, sans doute les contingences ont-elles limité le champ du souhaitable aux contraintes du possible.

En effet, on ne peut que s'interroger sur l'image d'une discipline que donne ce recueil d'articles. Les études sur les structures sociales prédominent. Résultent-elles de la situation de l'ethnologie portugaise, de l'âge des enquêteurs qui ont tendance à faire leurs premières armes dans ce domaine, de leurs choix idéologiques, ou de la nécessaire accumulation primitive ? Toutes ces réponses ont leur légitimité, mais nous ne savons pas lesquelles choisir en l'absence d'une présentation de l'ethnologie portugaise, de ses institutions, des sources disponibles, de ses références et de son histoire. Peut-être faudrait-il joindre, aux collectes de matériaux sur les pratiques, des enquêtes sur les conditions d'émergence d'une discipline. C'est ainsi qu'ont fait les Catalans (J. Prats, L. Prats...), dont on sait le rayonnement actuel. Ils ont retrouvé les modalités par lesquelles, par diverses voies, les groupes dominés ont valorisé leurs pratiques. Ces tâches se déployaient des folkloristes aux excursionnistes qui, depuis le début du siècle, le dimanche, arpentaient la campagne catalane à la recherche de ses richesses naturelles et culturelles. Des modalités originales d'étude ont ainsi pu naître, dont se nourrissent les ethnologues d'aujourd'hui.

* À propos de : *Ethnologie du Portugal. Unité et diversité. Actes du colloque*, Paris, 12-13 mars 1992. Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 1994, 306 p.

Par contre, les travaux lusitaniens présentés lors de ce colloque s'organisent autour de quatre thèmes canoniques de l'ethnologie européenne : les fêtes, la sociabilité, les communautés rurales et les relations familiales. Nous ne pensons pas qu'ils résument à eux seuls la variété de la recherche ethnologique menée au Portugal ; néanmoins, il est permis de penser que leur réunion ici leur confère une visibilité représentative. Si tel est bien le cas, cela nous paraît par là-même sujet à interrogation. Un cadre aussi rigide issu de l'extérieur (les traditions de présentation de l'ethnologie en France après Van Gennep) renforce l'académisme relatif de chacun des articles. L'originalité pourrait se rencontrer dans la méthode, mais l'un des auteurs n'a pas de mots trop durs pour dénoncer les déconstructions post-modernes, "exercice stérile" (p. 142). Il est remarquable, me semble-t-il, que les données historiques soient presque totalement absentes de ces enquêtes, sauf à se réfugier dans d'utiles analyses de travaux de l'époque de Salazar. Ces silences laissent soupçonner que des ressources considérables restent en friche. La littérature portugaise, contrairement à la française, a su se nourrir de culture populaire, dont elle a noté de multiples accès depuis sa laïcisation à la Renaissance. Peut-être convient-il d'exploiter ce gisement ?

L'exploration d'un pays pourrait permettre de rencontrer deux originalités : soit des pratiques particulières à un espace, soit des démarches spécifiques, une anthropologie portugaise originale. Le cadre d'un tel colloque n'est favorable ni à l'une ni à l'autre. Quels qu'en soient les mérites et la nécessité, on voit mal que puissent s'élaborer à Paris des méthodologies propres à un espace tel que le Portugal. Peut-on imaginer, dans une publication anglo-saxonne, des fulminations anti-post-modernes ? Le colloque admet un peu trop les prédicats et les normes de l'ethnologie française. On comprend alors les difficultés que rencontre le développement d'une anthropologie africaine ou amérindienne, alors que chacune des anciennes métropoles coloniales a su créer sa démarche spécifique. Peut-être ce regard critique est-il, en fait, excessif – mais, faute de connaître de l'intérieur la dynamique propre qui a donné naissance à cet ouvrage, force est de se limiter, simple lecteur intéressé, au seul produit fini qu'il a charge d'apprécier.

D'autre part, la parcellisation des enquêtes ne permet que l'émergence locale de pratiques, originales dans leur particularité, mais qui ne heurtent guère dans le paysage folklorique européen, voire en comparaison avec le champ français. On peut imaginer qu'en adoptant une perspective historique, en utilisant des sources spécifiques, pourrait se développer une manière portugaise de penser la vie sociale. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans un espace national, ou de se couper de l'indispensable dialogue avec les autres lieux de réflexion (Paris certes, mais aussi Berkeley ou bien d'autres universités), mais de refuser de se cantonner à un quelconque académisme.

Cependant la diversité des thèmes abordés marque une belle vitalité. Que ce soient les diverses formes de fêtes, le bûcher de Noël de J. Pais de Brito, la représentation de la fête dans le Minho de J. da Silva Lima, le carnaval sans masque de V. Laffon ou les sociabilités de quartier de Lisbonne (G. Indias Cordeiro et M. B. Rocha-Trindade), ces recherches nous présentent des situations originales dont vont se nourrir les études d'ethnologie européenne. Il y a aussi les actes performatifs apparus dans la désignation des individus (F. Martins Ramos, C. Fredrikson) ou des objets (M. Barboff, M. O. Lameiras-Campagnolo et H. Campagnolo). Le rural dans ses expressions communautaires inspire C. Callier-Boisvert et A. Duarte Geraldès. Les liens collectifs et familiaux fournissent les sujets d'enquête de A. Caufriez, A. dos Santos, F. Wateau. Il ne s'agit pas de reprendre les diverses analyses développées dans chaque communication, mais, brièvement, de constater qu'elles s'inscrivent dans des thématiques diversifiées, ville/campagne, analyse sociale et symbolique.

Une dernière raison de malaise enfin. Des ethnologues français renommés introduisent en quelques lignes chaque atelier : nécessaire onction pour accéder à la Science ? Accompagnement du dominé vers les cimes du savoir ? Outre l'aspect rituel, on ne voit guère l'intérêt de ces introductions, hormis l'affirmation de

prédominances. Est-ce écouter la parole indigène, est-ce contribuer à l'émergence d'une ethnologie portugaise originale ?

Malgré ces interrogations, parfois vigoureuses, reconnaissons qu'il est extrêmement utile de pouvoir disposer d'un volume qui, à sa façon, marque une étape et dresse un tableau des recherches sur le Portugal à un moment donné de leur dynamique, qui de toute évidence n'est pas achevée.

Mars 1996

Bernard TRAIMOND

Centre d'études et de recherches ethnologiques,
Université de Bordeaux II

INTERROGAÇÕES INCOMODANTES*

Boaventura Sousa Santos, professor da Faculdade de economia da Universidade de Coimbra e director do seu Centro de estudos sociais, é um dos sociólogos portugueses mais conhecidos e mais influentes. O seu livro "Pela mão de Alice", que constituiu um dos raros sucessos editoriais em ciências sociais em Portugal, resume um percurso intelectual singular : universitário empenhado na acção social, sociólogo interveniente em lutas políticas, pensador participante em debates acesos, Boaventura Sousa Santos cruzou diversos campos disciplinares das ciências sociais, da filosofia à economia, passando pelo seu terreno fundamental que é a sociologia.

O livro compila diversos ensaios, inéditos ou geralmente inacessíveis ao leitor comum, sobre temas estruturantes de um pensamento forte acerca do lugar, da função e do destino das ciências sociais em Portugal. Dividido em três grandes partes ("Referências", "Condições de inteligibilidade", "Cidadania, emancipação e utopia"), o livro abre diversos caminhos novos, coloca interrogações que incomodam os consensos científicos e enuncia hipóteses de trabalho. Sobre vários temas : as condições para o desenvolvimento de uma nova epistemologia anti-positivista ou, melhor, pós-positivista ; as condições de análise da evolução da sociedade e do Estado português ; os grandes sistemas ideológicos que balizaram a modernidade ; as correntes contemporâneas da sociologia e, em particular, da sociologia crítica.

A sua defesa das condições de inteligibilidade da sociedade em que vivemos é particularmente eloquente : contra os analistas e ensaístas "socio-psicanalíticos" (Eduardo Lourenço e outros), Boaventura Sousa Santos sustenta que a racionalidade das estruturas do Estado e das relações de poder e de dominação pode e deve ser lida na história concreta, nas evoluções longas e nos conflitos resolvidos e por resolver. A isso se dedica.

Outra das virtudes, e não a menor, é a reivindicação de um estatuto de intencionalidade e de subjectividade : o texto resgata o esforço utópico de Marx ("o socialismo será utópico ou não será socialismo") contra todas as razões de Estado – as que anunciaram o fim da História ou as que manipularam o marxismo como religiosidade laica de uma fatalidade prepotente –, e desafia os argumentos liberais e neo-liberais. A reivindicação da influência de Karl Polanyi, um dos mais importantes e mais ignorados autores da sociologia e da história crítica do século XX, é paradigmática dessa atitude, logo confirmada pelo papel que o feminismo e a ecologia desempenham no sistema utópico que é esboçado.

* À propos de Boaventura Sousa SANTOS, *Pela mão de Alice – O social e o político na pós-modernidade*, Porto, Edições Afrontamento, 1994, 299 pp.

De todos esses pontos de vista, este livro é importante e incontornável na sociologia portuguesa. Polémico também : na sequência do seu trabalho importante sobre a transição epistemológica em curso, Sousa Santos tem vindo a defender consistentemente a reivindicação de um "pós-modernismo inquietante ou de oposição", ou mesmo de "resistência", contra um "pós-modernismo reconfortante ou de celebração" – ora, pode ser argumentado, e é o meu ponto de vista, que aqui a intenção fica prisioneira das realidades e que o discurso dominante sobre o fim das narrativas, que configura o pós-modernismo, se torna contraditório e anula o esforço alternativo de iluminar uma razão crítica e as suas novas narrativas. Será talvez uma questão de estratégia : Sousa Santos entende que é possível e mesmo indispensável travar a batalha das ideias na disputa do pós-modernismo, porque aí se convocam as ideias genuínas de uma renovação da ciência ; pela minha parte, entendo que a autenticidade do pós-modernismo é o que nele sobrevive de modernismo, e que portanto a sua recuperação só perde e se condena se dissolvida num programa de aniquilamento. Mas, como diria um outro personagem que não faz parte desta história, da prática é que vêm as ideias justas e só assim se saberá qual dos caminhos é mais esclarecedor. Qualquer que seja, a leitura deste livro continuará a ser indispensável.

Abril de 1996

Francisco LOUÇÃ

Lisboa, Instituto superior de economia e gestão

BRÉSIL, LE GRAND PAYS*

Du "géant blessé" d'Alain Gheerbrandt aux autres "enfer vert" et "poumon de l'humanité", l'Amazonie et, au-delà, le Brésil tout entier excitent les plumes des auteurs (celles des Indiens tendent à s'effacer). Animées par des chercheurs français et écrites par des nationaux francophones et lusophones, se refusant à jouer aux "m'as-tu vu sans frontières", et s'adressant pour – deux d'entre elles – à un public de jeunes étudiants ou à un grand public cultivé, trois publications récentes ont le mérite d'exposer, en phrases simples et sans parti pris, la problématique amazonienne et des entours, qu'il s'agisse du Brésil ou des périphéries non lusophones.

DES TERRITOIRES ET DES CARTES. "FRANCO- ET LUSO-CENTRISME" DANS LES CITATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Rendre compte de lectures portant sur des espaces inégaux, des problématiques spécifiques, des méthodologies de travail variées, des perceptions locales ou généralisées à l'échelle du sous-continent, n'est pas facile. Non que le rédacteur de ces lignes gémisses sur son triste sort de critique. Mais l'exercice qui suit va traduire les difficultés qu'ont sans doute eues les auteurs dans leur rédaction. Une fois les lieux communs évacués, même si certaines péripéties archi-rebattues du "développement" amazonien demeurent dans des rédactions (les enjeux du conflit déforestation-mise en valeur agroforestière, chez Droulers, ou l'histoire de "Jari-

* À propos de Martine DROULERS, *L'Amazonie*, Paris, Nathan-Université, "Géographie d'aujourd'hui", 1995, 191 p. ; Hervé THÉRY, *Le Brésil*, Paris, Masson Géographie, 1995, 265 p. 3^e édition ; *Les Cahiers d'Outre-Mer, revue de géographie de Bordeaux*, 193, janvier-mars 1996, quatre articles de chercheurs brésiliens, sous la direction de Raymond PEBAYLE, avec des articles de Manuel CORREIA de ANDRADE, Silvina Maria PINTAUDI et Ana Fani ALLESANDRI CARLOS, Orlando VALVERDE, Rosa Maria VIEIRA MEDEIROS.

Ludwig" chez Valverde), les problèmes de représentations spatiales (en l'occurrence cartographiques) se sont posés à deux d'entre eux (Droulers et Pebayle). Mais dans l'exercice dialectique analyse-modélisation territoriale, on ne passe pas innocemment du micro au macro, et les méthodes de ce que l'on peut appeler l'"École de Montpellier" (le GIP RECLUS) auraient peut-être trouvé leur place dans les textes de nombreux auteurs, comme a su le pratiquer Théry (voir pp. 86 et 87 par exemple).

Quelques cartes et autres croquis de localisation, car le Brésil doit se lire en cartes, méritaient meilleur traitement : pourquoi (Droulers) faire figurer des "convergences morphologiques entre mammifères africains et amazoniens" (p. 20) – dont on ne comprend pas très bien l'intérêt – tandis que dans la carte de la page 40 ("la trans-amazonienne : une ouverture vers le Pacifique"), l'axe routier du piémont andin, connu sous le nom de "Marginal de la Selva", n'est pas complétée par la route des Llanos vénézuéliens – pratiquement autoroute sur 400 kilomètres entre Valencia et la frontière colombienne ! Pourquoi des hésitations de sémiologie graphique dans certaines figures de Pebayle, Pintaudi *et al.* (p. 34), et Valverde (p. 68).

Pour terminer sur les critiques, on peut regretter les exclusivités nationales des références bibliographiques. Certes, ou compte tenu des limitations éditoriales, les auteurs ne disposaient pas d'espaces inconsiderés pour rappeler un certain nombre d'auteurs : quelques mises au point hispano-américaines sur les périphéries amazoniennes chez Droulers (dans la mesure où l'auteur déborde sur ces périphéries), un "échange" de références luso-françaises entre Théry et quelques auteurs présentés par Pebayle auraient été les bienvenus.

DIEU EST BRÉSILIEN, MAIS QUE SONT LES BRÉSILIENS ?

Au chapitre des satisfactions, plusieurs observations. Traiter du Brésil, de l'Amazonie, dans des collections conçues comme une introduction généraliste aux grands problèmes géographiques contemporains, est un exercice difficile (Droulers, Théry), *a fortiori* dans une revue comme les *Cahiers d'Outre-Mer*.

Dans le premier cas de production de type "manuels" (Droulers et Théry), les auteurs relèvent le défi de présenter de bonnes synthèses tout en évitant les principaux écueils du genre. Sous une forme ramassée, neuf courts chapitres, et suivant un exposé classique, Droulers balaie successivement les milieux amazoniens, les formes de mise en valeur et les enjeux régionaux et internationaux. Chez Théry, treize chapitres, aux titres plus évocateurs les uns que les autres, avec "Scène et acteurs, Archipel brésilien, Suisse (*sic*) - Pakistan (*resic*) et Far West, Dieu est-il brésilien", tentent de démontrer que "le Brésil est l'un des rares pays au monde où l'expression pays en voie de développement soit autre chose qu'un euphémisme hypocrite". Mais sa fragilité, provoquée par "ses disparités et ses inégalités," n'est pas cachée.

Dans le cas des *Cahiers d'Outre-Mer*, l'association de quatre "problèmes" du Brésil contemporain, le Nordeste (Correia de Andrade), l'espace et l'industrie dans l'État de São Paulo (Pintaudi *et al.*), l'Amazonie à la fin du XX^e siècle (Valverde) et les *assentamentos*, manifestations de la lutte pour la terre (Vieira), est heureuse, même si l'article de Valverde semble un peu trop généraliste (mais peut-être l'éditeur en avait-il fixé les règles ?).

On a aimé plus particulièrement chez Vieira l'analyse de l'émergence nouvelle des *assentamentos* à partir de l'action de la Commission pastorale de la terre de l'Église catholique (depuis la fin des années 1970). Du mot d'ordre "Reforma agrária já" des débuts à celui de "Reforma agrária, essa luta é nossa" de la fin des années 1980, le Mouvement des sans terre "montre bien l'échec de l'État et la confiance du mouvement revendicatif dans sa propre action" avec un mot d'ordre devenu "Occuper, résister, produire", dusse-t-il en coûter (et en Amazonie il s'agit de vies humaines).

On a aussi aimé la présence de dossiers chez Théry et l'inclusion heureuse de textes extraits de différents essais scientifiques chez Droulers, l'ensemble permettant de préciser certaines approches et certains points de vue.

Les trois livraisons se complètent et ont le mérite de remettre à jour des connaissances et de relativiser certaines idées reçues. Reste cependant la question : même si ce pays est l'une des puissances mondiales dans le domaine agricole et industriel, "le réalisme magique" dont est affublé le grand destin qui attend le Brésil du XXI^e siècle suffira-t-il à assurer le bonheur des Brésiliens en cette fin du XX^e ?

Pour terminer, en paraphrasant quelque peu Théry sur un "Dieu joyeux et cruel, un peu fou, un peu paradoxal et imprévisible, à l'image du Brésil", signalons que Pebayle pose la question (p. 2), à partir de l'évolution du Mouvement des paysans sans terre : "est-ce la fin du Brésil des pionniers qui s'annonce ?", tandis que Théry rappelle la conviction brésilienne que "la mentalité pionnière survit et survivra". Même la recherche scientifique sur le Brésil est imprévisible.

Avril 1996

Michel **POUYLLAU**

UMR REGARDS CNRS-ORSTOM, Talence

LES PATERNALISTES HORS LA LOI

Spécialité brésilienne ou réalité universelle ?*

On le pressent à mesure qu'on avance dans la lecture : la portée théorique de cet essai est considérable, et va bien au-delà des frontières de l'Amazonie brésilienne, voire du Brésil contemporain. Il est même clair que C. Geffray pêche par modestie lorsqu'il prétend, dans l'avant-propos, vouloir seulement "poser les jalons d'une hypothèse" sur les "formes originales de l'autorité sociale ou politique latino-américaine". Originales, de telles "formes" le sont plus par l'excès caricatural de ce qu'il a observé sur le terrain amazonien que dans leur principe. L'auteur brasse et met en relation, jusqu'à leur donner une existence organique unique et totale, des phénomènes répandus – et durables – qui font généralement l'objet d'analyses éparpillées : la négation du marché et du salariat, le monopole discrétionnaire du service des biens, l'endettement imaginaire, les relations de maître à "obligé", la servitude, la violence, l'appropriation privée des fonctions de l'État, le clientélisme électoral, le populisme et, coiffant tout cela, ce qu'il nomme l'"exploitation paternaliste". Cette démarche est à rapprocher d'un travail qu'il mène parallèlement, depuis ses premières enquêtes dans le Mozambique en guerre, sur l'interprétation psychanalytique de la domination et qui, suivant la catégorisation de Lacan, fait intervenir les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire : les lecteurs de l'essai ici commenté, qu'on souhaite nombreux, feront bien de guetter la sortie prochaine de son livre consacré à la confrontation de la masse et des meneurs.

Prototype du modèle esquissé dans *Chroniques de la servitude*, l'Amazonie, cette jungle hantée par les fantômes de l'esclavagisme, n'y perd pas pour autant sa singularité. La première partie du livre (intitulée *Amazonies – Récits et analyses*) propose au lecteur un voyage édifiant, souvent douloureux et parfois horrible, dans cet immense espace dont un opportun hasard géographique a longtemps soustrait la barbarie des excès aux regards de la loi et de la société brésiliennes. Et dont il est dit d'emblée, avec les ménagements d'usage, que les observateurs les plus avertis

* À propos de Christian GEFFRAY, *Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne – Essai sur l'exploitation paternaliste*, Paris, Karthala, 1995, 188 p.

n'en comprennent généralement pas la logique. La publication, dans le dossier du présent volume, d'un texte représentatif de l'essentiel des conclusions tirées de ces récits nous épargnera la tâche d'en donner un résumé détaillé. Il est hélas impossible, dans un espace aussi petit, de restituer la richesse des interprétations, ni d'ailleurs d'énoncer toutes les interrogations que cette richesse même suscite.

D'un front à l'autre, d'un "cycle" à l'autre (pour parler comme les Brésiliens), des sentiers du caoutchouc (*seringais*), dont la ruine est aujourd'hui consacrée par la progression du défrichage pour les *fazendas* d'élevage, aux plantations de noix (*castanhais*) et aux terrains aurifères (*garimpos*) disputés aux Indiens, une seule réalité semble présider aux ressorts de la domination : la "prédation marchande", c'est-à-dire le contrôle brutal et cynique exercé par la classe des maîtres sur les hommes par le truchement d'un contrôle sur la répartition des richesses. Ces "maîtres hors la loi" – tel était le titre originel du manuscrit de C. Geffray, dont on regrette qu'il n'ait pas été conservé – ne connaissent d'autre loi que la leur : ils *sont* la loi, et c'est ainsi que le vivent ceux qu'ils se soumettent. Quand il n'en est pas ainsi, et quand les circonstances viennent contredire ce principe symbolique fondateur directement hérité d'habitudes esclavagistes encore vivaces, en bref quand le peuple se fait "mauvais joueur", alors c'est le meurtre pour les indociles, les fuyards, ou même pour les ouvriers qui ont seulement la naïveté de réclamer leur dû. Voire pour ceux qui, pratiquant le zèle, croient pouvoir se délivrer de leurs liens de servitude par un surcroît de travail. Ce système de soumission ne se perpétue en effet qu'à la condition que les individus assujettis courent toujours après une dette sans pouvoir jamais la solder, et soient ainsi perpétuellement maintenus dans une posture de dépendance. Cet implacable impératif politico-social, dont C. Geffray montre magistralement en quoi il ressortit à un ordre psychique imaginaire, est calqué sur celui qui fonde la société domestique en général. Il tire sans doute son efficacité et sa légitimité idéologiques (sinon sentimentales – car, rappelle l'auteur, l'amour porté au maître cache ou déguise l'oppression) de l'universalité même du lien domestique, qui s'impose comme référent bien au-delà de la sphère familiale. Dans cette dernière, les droits et devoirs réciproques, codifiés généralement sur la base d'une illusion égalitariste (ou du moins d'une hiérarchie librement consentie), font semblablement écran aux "dettes" contractées entre les protagonistes, en raison du sexe ou de l'âge notamment.

Ce n'est pas ainsi que C. Geffray le formule mais c'est, me semble-t-il, ce dont il s'autorise en usant du concept "paternalisme" pour désigner tout uniment des situations aussi diverses que celles qu'il décrit. La métaphore paternelle (et, pourrait-on dire, ses ravages) n'est en effet pas à l'œuvre de la même manière sur tous les lieux de son voyage, ni jamais identifiable à l'état pur – sauf peut-être dans les *seringais*, mais ceux-ci ne seront bientôt plus qu'un souvenir car le "cycle" du caoutchouc est bel et bien terminé. C. Geffray identifie en tout lieu la puissance de cette mécanique dialectique, funeste mais ô combien contraignante, qui engrène d'un seul mouvement les rouages du paternalisme et de la dette. Non sans forcer les faits parfois, comme dans le cas des chercheurs d'or. Ces *garimpeiros*, qu'il a observés dans le septentrion brésilien (le Roraima – un "territoire" doté d'un statut à part : c'est déjà, il est vrai, tout un programme) sont certes soumis eux aussi, pour accéder au marché, à un monopole : celui des maîtres d'aérodromes et des propriétaires de motopompes ; ils payent certes leurs achats en or, selon un mode de transaction non scriptural typique de ce que le paternalisme affectionne de mettre en œuvre. Mais, évoquant tour à tour la grégarité égalitariste de cette population, son autonomie, ses relations tumultueuses avec l'État et les Indiens Yanomami du lieu et l'inattendue "libération" des territoires aurifères qui en résulta, l'auteur prend le risque de contredire son modèle. Il s'en tire quelque peu acrobatiquement, en avançant que le "verrou stratégique" des maîtres de piste fut remplacé par "plusieurs petits verrous, de moindre portée". Et aussi, grammaticalement, par une alternance pas toujours compréhensible des différents temps de l'indicatif, qui laisse le lecteur dans l'indécision : ici, comme ailleurs dans son texte, C. Geffray parle-t-il de faits présents ou passés ? (Cette question vise en premier lieu le cas des *seringueiros*, "ultimes appendices fossiles de la machine de

prédation marchande" mais témoins réincarnés qui ont ouvert le chemin aux explorations amazoniennes de l'auteur.) Plus loin, il dira que chez les *seringueiros* comme chez les *castanheiros*, les *garimpeiros* et les *peões* des grands pâturages, "la même forme de domination sociale a pu être observée, articulée à la même procédure d'exploitation"...

On en tirera tout de même un enseignement décisif : tel l'oiseau de la légende, le paternalisme sait renaître de ses cendres. Encore faut-il caractériser ce qui en fait un instrument si durable de soumission, et en percer l'économie intime. C'est ce à quoi s'emploie la deuxième partie de l'ouvrage (*Exploitation et culture paternalistes - Essai et hypothèses*). Tous ceux qui ont eu le privilège de lire les avatars précédents du manuscrit ont pu noter que l'expression centrale du modèle a été modifiée : le "mode d'exploitation paternaliste" – une décalcomanie bougée de la célèbre formule de Marx – est maintenant devenu la "forme d'exploitation paternaliste" (titre du chapitre 8). Cette métamorphose sémantique est à la fois heuristique et ambiguë. Respectivement, d'une part, parce qu'elle annonce un rapport social que l'on situera au niveau de son enveloppe particulière – ce que la connotation substantive du mot "mode" tend à évacuer ; d'autre part, parce qu'elle laisse presque entière la question de cette même particularité dans les rapports historiques qu'elle entretient avec l'exploitation capitaliste prise comme un tout. L'enjeu n'est peut-être pas si mince, si l'on songe aux jongleries de la littérature académique, depuis longtemps habituée à utiliser indifféremment l'un ou l'autre de ces deux termes ("mode" et "forme") au gré des énoncés, et aux confusions possibles entre le contenu et le contenant que cela peut refléter.

C. Geffray pose que le "paternalisme est donc une forme d'exploitation distincte du capitalisme, bien qu'il en soit intimement *dépendant*" (souligné par lui). On cherche en vain dans ce qui précède une justification de ce "donc" – la suite du raisonnement, on va le voir, y pourvoira. Mais on retient (l'auteur est cohérent dans ses confirmations sur ces deux points) que la proposition porte sur deux réalités contradictoires. D'une part, c'est sous les contraintes générales du capitalisme, notamment de ses marchés mondiaux, que le paternalisme trouve un espace à son épanouissement propre ; mais d'autre part, le même paternalisme s'enracine dans une tradition totalement étrangère à l'esprit même du capitalisme, supposé se reproduire par le contrat salarial, la même loi pour tous imposée de l'extérieur (l'État) aux deux protagonistes et l'apparente égalité des échanges. Si l'on s'en tient à la réalité de l'exploitation, tout cela revient au même, dit C. Geffray : il y a toujours extorsion d'un surtravail et, "à cet égard, obligés et salariés partagent la condition commune de tous les exploités". Mais sur les plans imaginaire et symbolique, grosse est la différence et c'est ici que resurgit le mot "forme" : "Leur situation ne diffère que par la *forme* distincte de leur exploitation respective, c'est-à-dire par la structure de fiction particulière dont cette exploitation procède", poursuit C. Geffray. Dans la forme paternaliste, les obligés croient s'endetter ("c'est faux mais ils le croient") : c'est cela qui les rend "perpétuellement redevables" tout en les assujettissant à une "relation foncièrement inégalitaire" ; à l'opposé, dans la "situation" capitaliste, la fiction du rapport d'exploitation veut que les protagonistes se voient comme des égaux. Ainsi, dans le premier cas, il ne saurait y avoir de séparation symbolique des exploités et des exploités, la loi du maître étant la loi de tous ; tandis que dans l'ordre juridique du capitalisme, cette séparation, "envisagée comme la matrice de la symbolisation sociale", y "est grosse de sa propre objectivation historique dans les figures institutionnelles de l'État de droit". Et l'auteur rend cette sentence : dans l'"univers" capitaliste, "l'usage social de la métaphore paternelle est interdit". (On notera, comme signe d'un certain malaise, qu'il s'interdit bien sûr de parler symétriquement de "forme d'exploitation capitaliste").

La difficulté dépasse sans doute les incertitudes lexicales relevées ci-dessus. Elle concerne le statut théorique réciproque de ces deux "univers" ou "formes d'exploitation", dont l'un est "dépendant" de l'autre tout en s'en distinguant radicalement par son enveloppe symbolique et imaginaire. C. Geffray n'ignore pas – puisqu'il le rappelle opportunément – que le terme "paternalisme" a un passé

européen. Il désigne, dit-il, "une forme particulière et primitive d'exercice de l'autorité capitaliste, à l'aube de l'ère industrielle", où les patrons s'autorisaient de leurs fonctions redistributives pour "tisser des liens de dépendance personnels" avec leurs employés. "Primitive"? Voire. Il est vrai que, à l'instar de leurs épigones amazoniens d'aujourd'hui, ces patrons trouvaient avantage à s'installer en des sites que leur isolement pouvait soustraire au marché et au regard de la loi, qu'ainsi la loi était *leur* loi, qu'ils redoutaient l'État comme la peste et que leur autorité paternelle fut minée lorsque ce dernier commença de remplacer progressivement les "avantages" par des droits et la bienfaisance discrétionnaire par la providence publique. Sur tous ces points, la référence au paternalisme historique n'est pas à récuser, non plus que le constat de la principale finalité qui animait ces maîtres comme les maîtres de l'Amazonie actuelle : faire de la plus-value.

Mais c'est donc admettre que le capitalisme n'"interdit" pas, comme l'énonce C. Geffray, l'usage de la métaphore paternelle et admettre ainsi que le paternalisme n'éloigne pas de l'ordre salarial contractuel, puisque parfois il en est à l'origine. Il faut, à ce stade, se tourner vers ce qui se passe ailleurs dans le monde, et conférer du même coup au modèle de C. Geffray une valeur interprétative beaucoup plus étendue.

Envisagée comme la transposition dans le monde du travail de la structure domestique, qui est la structure la plus universellement contraignante que l'on puisse trouver, la métaphore paternelle est en fait omniprésente dans le salariat moderne et semble avoir encore de beaux jours devant elle. Partout où le capital peut appuyer son accumulation sur l'établissement de liens personnels avec le travail, il le fait préférentiellement, puisque la fiction paternaliste est supérieure à la fiction contractuelle en cela qu'elle s'appuie sur une inégalité vécue comme naturelle. Le système de l'apprentissage fonctionne comme cela ; des pans entiers de l'industrie aussi, et pas seulement au Japon ou dans l'Est asiatique. Dans l'industrie française, si l'on a assisté à un recul du paternalisme, c'est plus à cause d'une récession généralisée de l'emploi que d'une victoire décisive de l'ordre étatique moderne, qui l'a finalement bien mieux toléré que ne semble le croire C. Geffray. Et il demeure très vivace, dans la confection, le bâtiment, le secteur des services par exemple, quoique sous une forme bâtarde. En effet, le paternalisme s'est constitué en système autour d'une préoccupation majeure : capter une main-d'œuvre rare et la maintenir captive. C'est bien cela qui, en retour, fondait chez les patrons une obligation de protection à caractère viager. De nos jours, cet impératif s'est renversé, et le premier souci patronal est de garantir une précarité des emplois. À cet égard, l'exemple amazonien est éclairant et peut expliquer certaines pratiques sauvages : l'ancestral "contrat" entre le *seringueiro* et son patron devient dans les *fazendas* une embauche saisonnière et, si le *peão* se fait trop vindicatif, on le tue. Plus généralement, en dépit de cette fragilisation du lien paternaliste qui s'observe partout, sous l'effet notamment des contraintes délétères du marché financier international, il paraît difficile de soutenir, comme le fait ce livre, qu'il s'agit d'une modalité "péricapitaliste" de circulation des richesses : l'exemple même de ce marché financier, tout entier soumis à la dette imaginaire des pays pauvres et à leur exclusion de l'accès direct à la répartition, suffirait au moins à nuancer l'idée qu'il y a quelque chose de "primitif" dans le paternalisme.

Ainsi, on peut faire l'hypothèse que les ordres symbolique et imaginaire du paternalisme et du salariat contractuel entretiennent, en un lieu et un moment donnés, des relations complexes qui ne sont pas d'exclusivité mais de concurrence et d'articulation. Cette idée expliquerait par exemple pourquoi, en Amazonie, la loi nationale n'est jamais complètement absente, et pourquoi les maîtres décrits par C. Geffray n'ont jamais une certitude d'impunité et se prennent parfois au piège de l'illusion d'une autorité sans partage – il attribue peut-être un peu hâtivement ces failles à la divulgation internationale de certaines pratiques, ce dont les Brésiliens auraient une peur panique ; et, à l'autre bout, pourquoi, dans les États de droit, tant d'employeurs savent (ou croient) pouvoir compter sur une démission complice des pouvoirs publics devant leurs abus de fait.

La redoutable perversité du système de la dette imaginaire est on ne peut mieux décryptée par l'auteur. Son analyse rejoint toutes les études de la servitude pour dettes, notamment par le travail des enfants. (Mais à ce propos, on comprend mal pourquoi il récuse, quelle que soit la situation, la pertinence du terme "esclavage" : dans certains cas, c'est bien pourtant la personne qui est appropriée). Il reste que cette "dette", dont il est montré qu'elle est conçue pour ne jamais pouvoir s'éteindre, a bel et bien une réalité : celle des écritures portées sur le livre de comptes du maître. Si l'on prend en considération l'hypothèse avancée ici quant à l'universalité du rapport paternaliste, on peut alors envisager la dette comme un mécanisme plus général, dont la dette physique ne serait qu'un cas particulier. Curieusement, la question de la dette *morale* n'est pas abordée comme telle dans cet ouvrage. Pourtant, C. Geffray évoque à plusieurs reprises des situations de soumission où l'enjeu comptable semble s'effacer devant les profits symboliques : c'est notamment le cas pour certains patrons de *seringal* que la chute des cours de l'hévéa affaiblit économiquement face aux *seringueiros*, ou encore dans ces *garimpos* où les manœuvres tributaires d'une part de leurs gains (*porcentistas*) sont dans une situation "plus confortable que celle des propriétaires". C'est sans doute assez pour induire que la dette n'a pas nécessairement besoin d'être matérielle pour œuvrer à la soumission paternaliste, et que le véritable principe fondateur de cette dernière est la dette morale, c'est-à-dire une obligation de se soumettre contractée en raison de quelque "aide" reçue, fût-elle un simple bénéfice spirituel. On en viendrait ainsi à énoncer que le paternalisme est un mode de domination *avant* d'être une "forme" d'exploitation – ce que, reconnaissons-le, il est fréquemment aussi de surcroît ; et donc que la spécificité du paternalisme est avant tout de viser un accroissement de la richesse en hommes mis sous la "protection" du maître. Cela expliquerait son omniprésence au cœur même du capital et de l'État modernes, et du même coup l'expansion de son frère jumeau le clientélisme, dont il serait difficile de soutenir qu'il est l'apanage de l'Amazonie ou du Brésil contemporains.

Le livre de C. Geffray se termine par une réflexion à plusieurs facettes sur la société brésilienne, son passé, son armée, ses réseaux de clientèle urbains, ses militants (écologistes, catholiques, marxistes), son populisme, sa culture, son esprit festif, et par dessus tout le regard amoureux narcissique qu'elle porte sur elle-même. Cette analyse, qui procède d'une extrapolation du modèle paternaliste, pourrait faire grincer bien des dents tant elle laisse l'impression d'un enfermement historique, d'une sorte de péché originel sans rémission qu'annonce cette phrase : "Il faut constater l'originalité de la "tradition" brésilienne : la prédation marchande ne s'est pas imposée ici comme un appareil de ponction étranger, sur des populations laborieuses déjà constituées historiquement, *cet appareil fut lui-même la matrice constitutive du peuplement, comme tel, et de la structure interne de ce peuplement*" (souligné par lui). Le lecteur découvrira seul les développements inattendus et, pour tout dire, révolutionnaires, que ce constat autorise à l'auteur. Mais il reste encore une fois – ce qui ne met pas en cause leur pertinence ni leur acuité – que l'"originalité" annoncée du Brésil semble être en porte-à-faux par rapport à la propagation universelle des faits qui sont décrits.

L'ouvrage de C. Geffray est assez important et novateur pour qu'on s'autorise à terminer ce compte rendu par un coup de griffe. Fallait-il que cet ouvrage soit si mal relu ? Il regorge – dès la première ligne ! – d'incorrections orthographiques (l'éditeur n'a d'ailleurs pas la désinvolture sélective, puisque son propre nom est écorché dans une référence). Celles-ci, qui portent notamment sur des patronymes et des noms en portugais, risquent de heurter la susceptibilité des lecteurs brésiliens et d'interférer malencontreusement avec le débat que les conclusions évoquées ci-dessus devrait provoquer. (À ce propos, si l'auteur souhaite ce débat, il serait indispensable que ce livre soit traduit).

Mars 1996
Alain MORICE
CNRS, Paris

LES COMPTES RENDUS

de François Guichard et Marie-Hélène Piwnik

Actes du colloque Images réciproques France-Portugal, Paris, Copédith, 1994, 512 p.

Ce gros volume d'actes du colloque organisé par l'ADEPBA les 21, 22 et 23 mai 1992 à Paris est d'une lecture aisée, abordant des sujets qui intéressent, non seulement les partenaires économiques et culturels que sont le Portugal et la France, mais l'ensemble de la communauté européenne. On retiendra l'étude croisée de différents médias, qui dessine un Portugal politiquement stable, d'un attrait touristique indéniable, dont le cinéma et la littérature sont de plus en plus appréciés ; et une France dont l'actualité politique retient principalement l'attention, et qui pèse culturellement grâce surtout à sa production cinématographique. On sera frappé, en lisant les communications concernant l'enseignement des deux langues, par la récession du français au Portugal, d'autant que, choisi exclusivement en deuxième langue, il est depuis 1992 concurrencé par l'option alternée de l'éducation musicale et de l'éducation technologique ; à l'université c'est la structure bilingue des licences ès-lettres qui permet au français de se maintenir. Enfin, on s'intéressera à des initiatives comme celle du Centre d'études Nord-Portugal – Aquitaine, qui font passer les échanges économiques par une compréhension et une information mutuelles nécessaires. [M.-H. P.]

Rui AFONSO, **Um homem bom. Aristides de Sousa Mendes, o "Wallenberg português"**, Lisbonne, Caminho, 1995, 354 p.

Après *Injustiça. O caso Sousa Mendes* (même éditeur, 1990), c'est le second livre de l'auteur consacré à faire connaître – et reconnaître – le destin trop longtemps occulté d'un homme ordinaire que sa conscience et le destin ont transformé, en quelque sorte malgré lui, en un acteur de premier plan et en un témoin exemplaire de l'honneur de l'humanité, et par contrecoup du Portugal, qu'il servait comme consul général à Bordeaux au moment de la débâcle, en juin 1940. Passant outre aux ordres de son gouvernement, il a délivré en quelques semaines des milliers de visas permettant à autant de juifs, réfugiés de toute l'Europe, de trouver asile, définitif ou temporaire, au Portugal. Sa carrière brisée, mort dans l'oubli, il a fallu attendre la fin des années 1980 pour que la mémoire de quelques survivants réveille la conscience des responsables politiques du Portugal démocratique, et surtout vienne à bout de l'extraordinaire résistance de la machine administrativo-diplomatique dont ils sont censés avoir la maîtrise. C'est enfin chose faite et l'auteur de ce livre y a été pour beaucoup : on lui pardonnera volontiers un penchant un peu hagiographique bien compréhensible, peut-être même nécessaire compte tenu d'un tel contexte. Il est des sujets et des occasions pour lesquels le temps de la froideur objective n'est pas encore tout à fait venu. [F. G.]

Jean-Pierre BASTIAN, **Le protestantisme en Amérique latine. Une approche socio-historique**, Genève, Labor et Fides, 1994, 324 p.

Il fallait dominer avec une belle sûreté le kaléidoscope de tant d'histoires parallèles pour en dresser cette impressionnante fresque et l'ordonner avec le souci d'en rendre intelligibles, par delà les particularismes, ces parallélismes et ces pulsions convergentes que l'observateur européen pressent souvent mais a toutes les peines du monde à mettre en évidence comme à interpréter. Une bonne génération passée depuis Léonard et Chaunu, il est non seulement possible d'intégrer à l'analyse et à la réflexion les transformations radicales de l'époque post-conciliaire – pour simplifier de façon abusive mais bien commode –, mais aussi de relire avec d'autres outils les phases qui l'ont précédée. Un ouvrage incontournable lorsque nous voudrions réfléchir sur les protestantismes lusophones, leurs

singularismes mais aussi les capillarités qu'ils entretiennent avec leurs environnements respectifs. [F. G.]

Suzanne DAVEAU, **Portugal geográfico**, Lisbonne, João Sá da Costa, 1995, 223 p.

La géographie portugaise a longtemps manqué d'ouvrages de synthèse actualisés ; ce n'est plus le cas. Ce dernier titre en date innove par sa présentation thématique et par son volontarisme pédagogique, dont les résultats pour la visibilité d'ensemble sont à première lecture inégaux pour le lecteur amateur. En contrepartie, la rigueur et la solidité d'une information parfaitement maîtrisée en font un excellent outil de travail, facilement maniable. C'est en quelque sorte la synthèse possible, plus facilement accessible, de la monumentale *Geografia de Portugal* en quatre volumes dont le même auteur a orchestré la publication, chez le même éditeur, de 1988 à 1991, et qui reste la référence majeure en la matière. [F. G.]

Armelle ENDERS, **Histoire de l'Afrique lusophone**, Paris, Chandeigne, 1994, 158 p., collection Lusitane.

Voilà qui est nouveau, extrêmement utile et bienvenu. En un format de poche, l'auteur parvient de façon exemplaire à recentrer sur l'Afrique un regard que l'on avait trop l'habitude de porter d'abord depuis l'Europe et la puissance coloniale, et à redessiner le fil d'une continuité que la mise en exergue traditionnelle de phases prises isolément (les Découvertes, la "carte rose" du XIX^e siècle, les guerres de libération...) nous avait fait perdre depuis belle lurette. Malgré les contraintes d'une dimension aussi réduite, on aurait pu espérer un chapitre plus consistant sur la traite ; du moins est-elle bien insérée pour ce qu'elle était aux yeux de ses promoteurs – une exploitation de marchandises comme d'autres – dans les flux auxquels elle participe. Par contre, le XX^e siècle est heureusement traité avec soin, et c'est à l'évidence plus important pour un lecteur qui cherche, dans ce domaine, des repères d'interprétation à peu près satisfaisants face à une histoire toujours chaotique et incertaine. [F. G.]

– – **Entre le Portugal et la France, les transformations de la famille portugaise depuis trente ans**, Paris, Éditions Lusophones, 1994, 143 p.

Il s'agit des actes du colloque-débat "Interaction France-Portugal" tenu à Paris en mars 1993, moins d'un an par conséquent après celui consacré par l'ADEPBA aux "Images réciproques France-Portugal" dont il est rendu compte (cf. *supra*). Ils auraient pu être redondants ; en fait, ils se complètent plutôt heureusement et se renforcent de leurs convergences. Alors que le volume de l'ADEPBA privilégie logiquement l'analyse des rapports culturels et de leurs supports de diffusion au niveau des sociétés nationales prises dans leur ensemble, celui-ci est centré au contraire sur une approche sociale et privilégie l'étude du principal point de contact de ces deux sociétés, en cherchant à prendre la mesure de l'évolution de la communauté d'origine portugaise vivant en France depuis une génération.

Sociologues, démographes, psychologues, acteurs sociaux font ainsi le point sur les changements au niveau de la famille portugaise migrante et de ses équilibres internes (Didier Paquette, João Gomes Sanches). Ils tentent d'en appréhender les rythmes et les tensions dynamiques, les effets multiples sur la transformation des stratégies individuelles et collectives. Ils mettent en lumière les ambivalences de la perméabilité entre les structures de la communauté migrante et la société dans laquelle elle s'est insérée (Alice Fontinha), l'évolution des stratégies spatiales qu'entraîne l'enracinement progressif et leurs conséquences psychiques (Roselyne de Villanova). Suit la synthèse de quatre ateliers consacrés à l'évolution identitaire de la famille portugaise en France, à la fois vis-à-vis de ses deux pôles référentiels, et dans les équilibres/ conflits entre ses diverses composantes. Un dossier statistique et bibliographique consistant, et heureusement commenté (Didier Paquette), complète judicieusement l'ensemble. [F. G.]

Herländer FELIZARDO, **História dos Baptistas em Portugal**, Lisbonne, CEBAPES, 1995, 216 p.

On est loin ici de la rigueur de Bastian et il faut une nouvelle fois faire un sérieux effort pour dégager l'information utile de sa gangue apologétique. Mais l'histoire du protestantisme portugais est trop lacunaire pour qu'on ne signale pas un ouvrage qui permettra, malgré tout, de conforter des jalons encore bien mal connus dans la dynamique d'une histoire où les liens par dessus l'Atlantique ont joué, et jouent encore, un rôle essentiel. [F. G.]

Jorge FERNANDES ALVES, *Os Brasileiros. Emigração e retorno no Porto oitocentista*, Porto, Faculdade de Letras, éd. de l'auteur, 1994, 394 p. (Apartado 1559, 4150 Porto).

Publication condensée d'une très solide thèse de doctorat en histoire contemporaine, soutenue l'année précédente à la Faculté de lettres de l'Université de Porto, où l'auteur est enseignant. Une somme dûment encadrée par une réflexion méthodologique mûrie, mais aussi fourmillante d'exemples concrets, sûrement réunis et intelligemment présentés, qui aidera à mieux comprendre l'impact bien souvent occulté qu'a eu au Portugal même l'impressionnant courant migratoire de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci. Il est désormais plus aisé d'insérer dans une perspective d'ensemble les approches thématiques qu'avaient permises, par exemple, les travaux déjà conduits sur la démographie (Joel Serrão ou Jorge Arroiteia par exemple), sur les flux financiers en résultant (Miriám Halpern Pereira), ou encore les témoignages vécus, plus ou moins réfractés par l'écriture romancée (Ferreira de Castro, Miguel Torga...), mais aussi de mieux saisir les conséquences psychologiques et culturelles de ce phénomène sur l'évolution, jusqu'à l'actualité – et aux réactions qu'il manifeste aux retours de la vague suivante, celle de l'émigration vers l'Europe des années 1960 – du tissu régional qui l'a vécu. [F. G.]

Pierre LABORDE (sous la dir. de), *L'Ibérie atlantique*, s/l, Éd. de l'Aube/IAAT, 1996, 100 p.

Une dizaine de contributions cherchant à faire le point sur le sens que peut prendre l'idée d'"arc atlantique" pour le Nord du Portugal et le Nord-Ouest de l'Espagne, et sur les perspectives d'une interaction progressive de ces espaces, jusqu'à présent surtout cloisonnés en micro-ensembles sous-régionaux. [F. G.]

Jean-François LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, Paris, PUF, 1995, 128 p. (Que Sais-Je ?, n° 1394).

Une nouvelle présentation, claire et rapide comme l'exige la collection mais dans l'ensemble tout à fait utile – sinon pour sa concision extrême à propos du XX^e siècle dans son ensemble – qui vient se substituer (pourquoi donc ? Mystère des stratégies éditoriales...), sous le même titre et avec le même numéro, à celle naguère réalisée par Albert-Alain Bourdon, dont on voit mal en quoi elle avait démerité. D'ailleurs on retrouvera désormais la version antérieure, heureusement revue et actualisée (avec le même titre...), dans la collection Lusitane chez Chandeigne. Il n'y a pas de quoi se plaindre : lisez l'un, relisez l'autre ! [F. G.]

Helder PACHECO, *Porto. Memória e esquecimento*, Porto, Afrontamento, 1994, 200 p.

D'année en année et de titre en titre, l'auteur construit sans relâche et avec un talent constant, depuis une décennie, un portrait impressionniste, et superbement illustré, de la ville vécue et de la mémoire de sa vie quotidienne, dont il sait mieux que personne retrouver et rendre les saveurs, les odeurs, la présence immédiate. Pour qui veut pénétrer l'âme et comprendre les secrets d'une ville qui s'est toujours ouverte à l'étranger, mais ne s'est jamais donnée du premier mouvement, un complément heureux à l'approche renouvelée que viennent d'en proposer les historiens réunis par L. A. de Oliveira Ramos (*História do Porto*, Porto, Porto Editora, 1994, 719 p.). [F. G.]

António REIS (coord. par), *Portugal. 20 anos de democracia*, Lisbonne, Círculo de leitores, 1994, 519 p.

Remarquable tentative de synthèse à propos de l'évolution la plus récente du Portugal, à laquelle a collaboré une pléiade de spécialistes et acteurs de terrain. Une mine d'informations chronologiques et statistiques, et surtout un essai d'interprétation des grandes tendances évolutives de la société portugaise – inévitablement inégal compte tenu de la diversité des auteurs et des perspectives, mais dans l'ensemble bienvenu et stimulant. [F. G.]

Maria-Alice TOMÉ, Teresa Pires CARREIRA, **Portugais et Luso-français, enseignement et langue d'origine**, Paris, L'Harmattan/CIEMI, 1994, 2 vol., collection Recherches et migrations.

Étude soignée et intelligente des enfants de migrants scolarisés en grande banlieue parisienne. L'ambiguïté de leur identité est analysée à partir de réponses précises, où se lit le désir de la double appartenance. L'école et la vie de quartier font l'objet de réflexions qui soulignent la prédominance du français comme langue parlée, écrite et de communication, mais aussi le besoin de rattachement à une culture d'origine. Une question se pose, celle du poids de la famille, mais aussi du regard des autres, dans le maintien du malaise culturel qui semble définir cette population, par ailleurs prête à s'assimiler franchement. [M.-H. P]

Eça de QUEIROZ, **La question d'Orient, 1877-1878**, Paris, L'Harmattan, 1994, traduction et présentation de Jean Pailler.

Le traducteur a regroupé une série d'articles d'Eça de Queiroz sur la question d'Orient, ce qui aurait pu être dit clairement en couverture. Cette initiative a le mérite d'attirer l'attention sur un aspect vraiment négligé de l'œuvre d'un des plus grands écrivains du XIX^e siècle : son intense activité journalistique, marquée par un engagement politique que nuancait sa position de consul du Portugal (jusqu'en avril 1877 à Newcastle, puis à Bristol), et par l'ironie enjouée qui le caractérise. C'est la guerre russo-turque qui motive ces chroniques, extraites de *Crónicas de Londres*, et dans lesquelles Eça malmène les uns et les autres, nous remettant en mémoire les conflits des Balkans, annonciateurs, toutes proportions gardées, de la récente guerre en ex-Yougoslavie. Il est dommage de n'avoir privilégié que ce pan de la diplomatie anglaise vue par cet excellent journaliste, car d'autres aspects, par exemple vis-à-vis de l'Égypte, auraient pu donner lieu à un volume plus complet. [M.-H. P]

LIVRES REÇUS
qui pourront faire l'objet d'un compte rendu :

Mário BACALHAU, *Atitudes, opiniões e comportamentos políticos dos portugueses : 1973-1993*, Lisbonne, éd. de l'auteur, 1994, 311 p., distr. MTD, rua Artilharia Um, n° 22-2° E, 1200.

Marie-Christine VOLOVITCH-TAVARES, *Portugais à Champigny, le temps des baraquas*, Paris, Autrement, 1995, 155 p. (Français d'ailleurs, peuple d'ici).

Roger BASTIDE, *Les Amériques Noires*, L'Harmattan, 1996, 242 p.

B. MARQUES-PEREIRA & Ilánn BIZBERG (Textes réunis par), *La citoyenneté sociale en Amérique latine*, L'harmattan, 288 p.

Antonio GRAVO, *Les Portugais en France et leur mouvement associatif (1901-1986) - Coll. Migrations et changements*, L'harmattan, 209 p.

Gilda SALEM SZKLO, *Une pensée juive au Brésil : Moacyr Scliar*, L'harmattan, 167.

Leila Christina DIAS, *Rédeaux d'information et réseaux urbains au Brésil, Coll. Géographie en Liberté*, L'harmattan.

Michel AUGIER (coord.) et al., *Les composantes politiques et éthiques de la recherche*, ORSTOM, Paris, 1995.

Timor oriental - Occupation indonésienne et génocide, Université de Porto, 1992.

António Sérgio GUIMORÃES, Michel Augier, Nadga Araújo Castro, *Imagens e idendidades do trabalo*, HUCITEC/ORSTOM, São Paulo, 1995.

Mário MESQUITA, P. José REBELO, *O 25 de Abril nos Media Internacionais*, Afrontamento (Ed.)

Moçambique, etnicidades, nacionalismo e o estado - Transição inacabada, José Magode (Editor), Centro de Estudos Estratégicos e Internacionais, Rua Damião de Gois, 100 - Maputo, Mozambique, 1996, 168 p.

POESIA, perguntas e percursos, Colóquio/Letras (Revista trimestrial), Edição e propriedade da Fundação Calouste Gulbenkian, Av. de Berna, 56-3° - Lisbonne, Janeiro-Junho, 1995, n° 136-136, 292 p.

NÓ S: A literatura galega, Colóquio/Letras (Revista trimestrial), Edição e propriedade da Fundação Calouste Gulbenkian, Av. de Berna, 56-3° - Lisbonne, Julho-Dezembro, 1995, n° 137-138, 268 p.

Alexandra OLIVEIRA DE SOUSA, Dominique WALTISPERGER, *La maternité chez les Bijago de Guinée-Bissau*, Centre Français sur la Population et le Développement - Les études du Ceped n° 9.

Eliane VASCONCELLOS, *La femme dans la langue du peuple au Brésil, Recherches & documents Amériques latines*, L'harmattan, 1994, 128 p.